

La méridienne

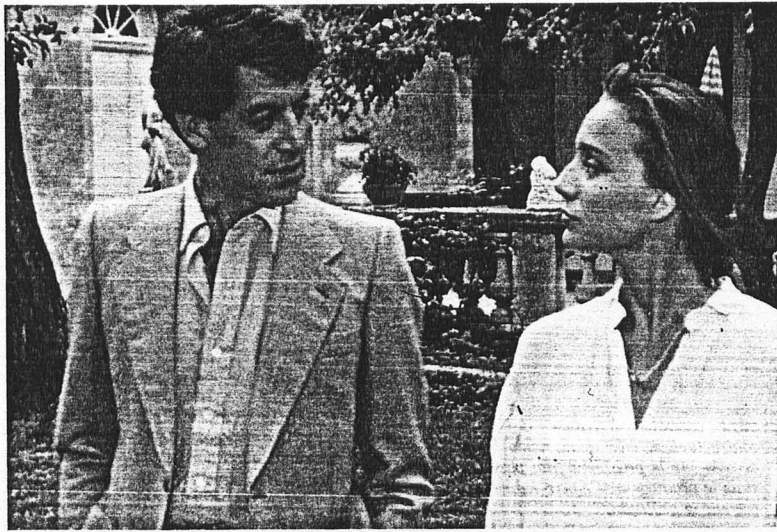
L'alanguie perverse

Jean-François Amiguet a réalisé son premier long métrage, *Alexandre*, de 1981 à 1983 ; point n'est besoin d'épiloguer sur les difficultés de production dans un pays où celle-ci est trop souvent soumise aux desiderata de comités de spécialistes en marketing. Son second film *La méridienne* a été choisi par la section du Festival de Cannes « Un certain regard », ce dont il faut se réjouir.

La méridienne est une œuvre finie, fragile, une bulle irrésistible où passe l'air du temps et des saisons, humeurs changeantes, où la gaieté légère peut masquer le chagrin, l'amertume, où fleurissent l'indulgence, la tendresse, le goût de la liberté. C'est une sorte de marivaudage par la grâce de la réalisation. Chacun se joue

de l'autre, est joué, et se met lui-même en scène. C'est aussi un hymne au bonheur, à la liberté d'être et d'aimer.

Marthe et Marie habitent avec François ; reflet des Évangiles, l'une est active, l'autre apparemment contemplative, elles vivent avec François, le gâtent. C'est un grand enfant, une sorte de papillon. Projectionniste de l'unique cinéma de la ville, son patron, le libraire, lui laisse une assez grande liberté. François pour devenir adulte, pour échapper au cocon du bonheur tissé autour de lui, décide de se marier. Il suit, de par les rues et les jardins, tous les jupons qui passent, va de déceptions en brèves idylles épié par Dubois, détective embauché par Marie. Tous deux participent à



49

un jeu de cache-cache qui pimente la vie et Dubois réjouit Marie par les considérations psychologiques des compte rendus quotidiens... Si la fin est heureuse, apparemment « morale », chacune y trouve son bonheur et François demeurera charmant et léger à jamais.

Sous-tendant cette œuvre frémissante de vie, le scénario est solidement bâti, les séquences s'enchaînent avec une souple rigueur et les dialogues vifs entre les personnages font des monologues du narrateur un contrepoint ironique. Les décors sont d'une grande qualité, on aimerait vivre dans cette vieille maison entourée d'un beau jardin, s'étendre sur la méridienne et parcourir avec François les rues de la ville, ses parcs. Le vent, le soleil, la pluie font vibrer les coloris du décor, Marie allongée dans sa méridienne, y ajoute par ses tenues des notes de fusion où d'opposition à l'ensemble.

Tout ceci est, le plus souvent, enserré, décrit pas des mouvements circulaires très doux de la caméra.

Peut-être, faut-il, pour tenter de définir cette chose indescriptible qu'est la grâce, citer l'auteur du film, Jean-François Amiguet : « Nos amours flanchaient, il faisait froid dedans comme dehors, les amis étaient lointains et les matins désenchantés.

« Nous avons voulu croire encore au soleil d'été, aux tendresses inviolées, à la beauté d'un visage, aux instants de grâce.

« *La méridienne*, c'est peut-être cela : un défi au malheur, un appel de ferveur, un film heureux — désespérément. »

En ces temps de films longs, tristes, désespérément, on ne peut qu'entendre et aimer cet appel au bonheur.

Jacqueline Lajeunesse



France, Suisse. 1987.
1 h 18. Couleur. Dist. :
SADFI. (Genève), Coût de
cœur. (Paris). Réal. :
Jean-François Amiguet.
Scn. et dial. : Jean-François
Goyet, Jean-François Ami-
guet, Annie Gonthier. Dir.
ph. : Emmanuel Machuet.
Déc. : Yanko Hodjic. Mon. :
Elisabeth Waelchli. Mus. :
Antoine Auberson, Gas-
pard Glaus. Int. : Jérôme
Angé (François), Kristin
Scott Thomas (Marie),
Sylvie Orcier (Marthe),
Patrice Kerbrat (Dubois),
Michel Voita (le libraire),
Marie de Poncheville (Léa),
Judith Godreche (Stépha-
nie).

LA REVUE DU CINÉMA



Cannes 88

Bernard Blier • Jack Garfein
James Glickenhaus • Antonio Fargas
Jean-François Amiguet • James Bridges
et tous les films du mois

N° 440

Entretien avec Jean-François Amiguet et Anne Gonthier

« Un film heureux-désespérément... »

50

Jean-François Amiguet : Dès mon premier long métrage, *Alexandre*, que nous avions écrit et réalisé ensemble, nous parlions de ruptures, de sentiments amoureux, de rapports entre hommes et femmes. On trouvait déjà le thème de l'homme indécis n'étant pas capable de choisir lui-même son amour et ayant besoin du regard des

autres pour connaître ses propres sentiments.

Pour *La méridienne*, j'avais vraiment envie de me baser sur un trio, deux filles et un homme. A partir de là, Anne a écrit une première nouvelle de dix pages. Le film terminé ressemble de très près à ce synopsis conçu il y a trois ans.

Anne Gonthier : Je ne désirais pas développer une thématique mais raconter avant tout une histoire et faire vivre des personnages. Les thèmes sont venus d'eux-mêmes ou plutôt des personnages. Jean-François m'écrivait des lettres sur les quatre personnages principaux. Nous avons effectué un gros travail avant d'écrire le scénario.

J.-F. A. : Jean-François Goyet, le scénariste de Jacques Doillon, a été un interlocuteur vigilant qui a mis immédiatement le doigt sur ce que devait être le film. Il a joué un rôle important même s'il n'écrivait pas beaucoup. Le scénario s'est construit grâce à ce triangle. En dernier ressort, Anne a été la responsable de tout le scénario et moi du travail sur le plateau. Le problème de production qui se cache derrière ce film est que nous n'avons pas pu le signer entièrement ensemble à cause de contraintes contractuelles. Nos deux noms avaient été accolés sur le précédent film parce que j'en étais le producteur. Ce sera heureusement le cas sur le prochain.

Une comédie romantique

Tout le monde a pensé à *Éric Rohmer* en voyant *La méridienne*. Dans un certain sens cela nous plaît car nous l'aimons beaucoup, nous ne voulons pas refuser la filiation. Je pense que nous sommes plus proches des anciens Rohmer, notamment des « Contes moraux ». En France, une partie de la critique adore vous cataloguer ainsi systématiquement. On nous parle aussi de *marivaudage* en ne se basant que sur l'apparence sans voir les pointes d'amertume du film. Anne a imaginé une jolie formule très juste pour le définir : un film heureux-désespérément.

A.G. : On peut récupérer le terme de *marivaudage* dans son sens strict puisque justement chez *Marivaux* le jeu prend naissance sur une amertume de base. Comme pas grand-chose n'a un véritable sens, jouons donc avec. Cela repose sur un fond de tristesse immense.

J.-F. A. : C'est un film très écrit au niveau de la langue ainsi que du langage cinématographique. Les comédiens étaient hyper dirigés dans un cadre précis. J'ai l'impression que de cette extrême rigueur naît une nouvelle spontanéité. En ce moment, particulièrement en France, il y a pas mal de confusion sur la notion de légèreté au cinéma. Je dirais que *La méridienne* est une comédie romantique. Cette forme de narration nous intéresse énormément car elle permet de travailler le rapport au spectateur. Le public a perdu sa capacité à jouer avec les films.

Revenir à la narration

A. G. : Nous essayons de tendre la main au spectateur par dessus la tête de nos personnages, pas contre eux mais avec une espèce d'ironie amusée. Pour cela, nous plaçons un commentaire off, non pour raconter mais pour établir d'emblée le ton. « Cet été-là, François décida de se marier... » Nous montrons ainsi que la légèreté du personnage est voulue. Cela ajoute aussi un côté il était une fois, un côté paradis perdu.

J.-F. A. : C'est un conte de fée qui aurait les pieds sur terre. De même, nous avons utilisé les mots de manière ludique. Sans être franchement bavard, le film respecte totalement la langue. Le cinéma des années quatre-vingt se perd dans la plus grande confusion. On est passé de l'époque des stars sur lesquelles se construisaient les scénarios à celle où tout repose sur la valeur-image. Maintenant, la véritable star du film, c'est le chef opérateur alors que cela devrait quand même être l'histoire qu'on raconte. Il faut désacraliser le rôle du réalisateur et du chef opérateur. La mise en scène n'est qu'un artisanat fait en équipe. Il faut revenir à un cinéma de narration pour réhabituer le spectateur à jouer avec les films. Il faut réapprendre à raconter.

Les mots cachent plus les sentiments profonds qu'ils ne les dévoilent. Nous avons effectué tout un travail sur le non-dit.

A. G. : Beaucoup de films actuels manient un faux naturalisme avec de soi-disant dialogues spontanés où on évite d'écrire des phrases cohérentes de crainte de tomber dans le littéraire. On peut écrire soigneusement des dialogues sans nuire à l'impression de naturel.

Se protéger

Nous avons aussi joué avec l'humour qui masque l'insatisfaction et les problèmes de communication des personnages. Il cache beaucoup d'orgueil, de mélancolie et de conscience de la solitude. L'humour leur sert à se protéger et à protéger les autres.

J.-F. A. : L'humour représente une sorte de pacte entre les personnages afin qu'ils puissent vivre en bonne intelligence. Ils ont mis en place des formes d'humour qui rendent possible la vie à trois. Je pense que l'humour a beaucoup à voir avec la dignité, il transforme un malheur en bonheur à travers une pirouette. Nous n'avons jamais voulu tomber dans la dérision ou le cynisme.

Sous le soleil

J.-F. A. : L'idée prédominante dans ce projet était celle du bonheur. Il aurait été totalement inconcevable dans le froid. Pour nous

LA REVUE
DU
CINÉMA



qui venons de Suisse, il nous semblait important de nous confronter à un autre paysage, notamment avec le soleil. Nous avons tourné entre Nîmes et Montpellier. Nous avions besoin de ce cadre pour faire exprimer certains sentiments aux personnages.

Une autre idée m'était chère, celle de la paresse. Marie la pratique le mieux, sur sa méridienne. Les gens qui cultivent la paresse inventent souvent des solutions impossibles, c'est son cas. J'avais envie d'un film où le soleil joue un rôle premier et où l'on récompense pour une fois la vie contemplative contre la vie active.

Vivre les contradictions

A. G. : Après toute une période idéologique au lendemain de 1968, dans le cinéma comme ailleurs, on s'est demandé ce qu'il fallait dire. On a alors perdu peu à peu la valeur-histoire.

J.-F. A. : On vit à une époque où on n'a plus vraiment à défendre des valeurs. Notre film parle indirectement de cela. Marthe et François sont issus de l'héritage des vingt dernières années, l'idée de liberté prédomine chez eux. Par contre, Marie et Dubois se réfèrent à des valeurs comme l'engagement, la promesse, le mariage. Aujourd'hui, nous devons trouver des voies nouvelles. Notre génération est confrontée à ce mouvement d'oscillation entre liberté et engagement.

A. G. : Nous avons résolu ces contradictions en créant des personnages complémentaires qui réunissent tous ces aspects difficiles à vivre pour un seul individu. Nous détenons tous des particularités de chaque personnage. Marie trouve une utopie pour rendre possibles les choix impossibles.

Vers un autre cinéma suisse

J.-F. A. : En Suisse, nous sommes confrontés à un paysage sublime. Cela nous pose des problèmes fous parce qu'il fait naître en nous de nombreux réflexes qui ont à voir avec le conformisme. Nous avons un peu tendance à penser que nos idées sont également les meilleures. Il est intéressant de trouver un équilibre entre notre identité régionale (le pays de Vaud) et notre désir d'ouverture vers d'autres pays. Nous n'avons rien perdu de notre spécificité en venant tourner en France.

Actuellement, il n'y a plus de cinéma suisse comme cela a été le cas au début des années septante à travers des films naturalistes engagés socialement, Alain Tanner en a été le meilleur exemple. La « famille » a éclaté, il y a désormais autant de cinémas suisses que de réalisateurs suisses. Des problèmes de production font que notre cinématographie a de plus en plus de mal à s'exporter. Les producteurs ne sont pas assez politiques et ne se rendent pas compte des véritables enjeux qui se posent pour notre cinéma.

A. G. : Cela peut redémarrer grâce à des accords de coproduction établis entre la Suisse et tous les pays francophones ainsi qu'avec l'Allemagne et l'Autriche. Le public étant tellement petit, un film ne peut absolument pas être rentabilisé uniquement sur la Suisse. En plus, nous avons trois régions linguistiques. Impérativement, il faut que les films suisses allemands puissent sortir en Allemagne et en Autriche et que les films suisses romands puissent sortir en France, au Canada. Notre seule chance est dans cette solution.

Propos recueillis par Danièle Parra

FILMOGRAPHIE DE JEAN-FRANÇOIS AMIGUET

Né en 1950 à Vevey (Suisse).

1983 : *Alexandre*.

1987 : *La méridienne*.

Courts métrages

1971 : *Petit film ordinaire*.

1973 : *Prolongation*.

1977 : *Le gaz des champs*.

1978 : *La jacinthe d'eau*.

1986 : *Au dix août*.